



Critique Fiction

# Olivier Rolin Transe sibérienne



*C'est un train au nom romanesque : le Baïkal-Amour Magistral, qui, connecté au plus illustre Transsibérien, va cahoter plus au nord sur cinq mille kilomètres – soit cinq semaines à soixante à l'heure. L'auteur de L'Invention du monde a embarqué dans ce train fantôme, traversant un paysage lourd d'histoire et aujourd'hui en déréliction, où flottent des âmes tour à tour résignées et vaillantes. Par Jean-Baptiste Harang*

L'éditeur, réputé pour cela (Paulsen), le titre (*Baïkal-Amour*), le bandeau (« Dans l'autre Transsibérien »), la collection (« Démarches »), le genre (récit), forment un bouquet de fortes présomptions, sinon de preuves, que nous avons là l'œuvre d'un éminent représentant d'une catégorie de littérateurs appréciés, étiquetés « écrivains-voyageurs ». Oui, sauf qu'Olivier Rolin est l'un des romanciers les plus importants de sa génération, l'auteur de *Port-Soudan*, de *L'Invention du monde*, *Tigre en papier*, *Un chasseur de lions*, *Veracruz*, *Le Météorologue*, et de bien d'autres, accompagnés dans votre bibliothèque par des essais et des récits qui bordent l'œuvre d'un grand écrivain.

*Tigre en papier* a Paris pour décor et la gauche prolétarienne pour histoire et pour ironie, les autres romans parcourent les continents, s'enracinent dans la grande histoire et disent nos amours d'un jour, et de toujours. *L'Invention du monde* fait en vingt-quatre heures et en détail le tour de la Terre. Olivier Rolin n'est pas écrivain-voyageur, il est écrivain et toujours partant. Parfois, il raconte ses voyages, et la Russie n'est pas son jardin, trop grande, trop compliquée, trop attirante, elle est l'objet de sa curiosité violente, écartelée, constante (*En Russie*, son premier récit russe date de 1998), matinée d'une vague culpabilité, de beaucoup d'affection, d'empathie et de modestie face à l'immensité de son territoire, au tragique de son histoire.

Extrait

## Terre de la terreur

*C'est une constance du paysage russe que cette présence sous-jacente, d'ailleurs la plus souvent effacée, des camps et des fosses communes : il est peut-être lassant de le répéter, mais cela est juste aussi, et il ne faut pas compter sur les autorités pour le faire. Et ce n'est pas seulement une question de justice : il me semble qu'on ne comprend pas la Russie si on ignore cette inscription de la terreur dans le paysage – urbain, industriel, mais même naturel. Beaucoup de Russes ne seraient pas d'accord avec ce que je dis, mais je crois qu'ils ont tort, que rien de bon pour eux ne se lève de leur volonté d'oubli.*

Dans son dernier roman, *Le Météorologue*, le portrait et l'histoire d'un savant russe condamné et exécuté par le système stalinien auquel il ne comprenait pas tout, Olivier Rolin s'interrogeait sur cette attirance perplexe qu'il a pour la Russie, ce « pays si mal aimable », et s'en étonnait. Il répondait ainsi : « Les habitants du XXI<sup>e</sup> siècle oublieront sans doute l'espoir mondial que souleva la révolution d'octobre 1917, [...] le communisme fut la promesse extraordinairement présente, vibrante, émouvante, d'une fracture dans l'histoire de l'humanité, [...] il est impossible de ne pas voir sous le pays déprimant d'aujourd'hui l'ancien foyer

de cette espérance mondiale, mais surtout la tombe immense où elle fut bientôt enterrée. » Nous le citons ici même naguère, et Rolin y revient vers la fin de son voyage du *Baïkal-Amour*, page 125 : « Il n'y a pas que la géographie, il y a aussi l'histoire. Voyager en Russie, c'est traverser les lieux de ce qui fut la plus grande espérance profane de l'époque moderne, la Révolution dont on va célébrer (si le mot convient...) le centenaire, qui répandit ses braises dans le monde entier, avant de vite devenir le cauchemar sanglant de la terreur. On ne peut comprendre le siècle dont nous venons que si l'on a une connaissance de cet espoir et de ce désespoir, et il n'est pas inutile pour cela de faire l'expérience des lieux où s'est déroulé l'immense drame : une compréhension diffuse s'en dégage, différente et complémentaire de celle que donnent les livres. »

## Une ligne construite au prix de milliers de morts

Bon, peste soit de toutes précautions : nous avons un train à prendre, le BAM, Baïkal-Amour Magistral. Le BAM ne traverse pas toute la Russie, il double le Transsibérien sur sa moitié orientale, par le nord, entre Taïchet et la côte pacifique, comme pour l'éloigner de la malveillante Chine. Cela n'empêche pas le livre de commencer à Saint-Petersbourg et de s'achever à Vladivostok, où le BAM ne se rend pas, le terminus de son aîné. Bien qu'Olivier Rolin soit assez débrouillard en





JEAN-LUC BERTINI/PASCO

**Olivier Rolin, en Russie, en 2013, près du canal de la mer Blanche.**

langue russe (et quelques autres), il voyage avec un interprète, un ami très discret à qui faire la gueule de temps en temps, cinq mille kilomètres, cinq semaines à soixante à l'heure, arrêts buffet compris, bien souvent sans buffet. Le train s'arrête dans toutes les gares, le livre dans les principales sans recharger à quelques détours qui les valent bien, quitte à sauter en 4 x 4 sur des nids-de-poule gros comme des autruches.

La construction même de la ligne par des déportés, au prix de milliers de morts, est une aventure russe, commencée en 1934, qui fut abandonnée pendant la guerre et vraiment reprise en 1970 pour

n'être opérationnelle qu'une quinzaine d'années plus tard. La Russie aime les trains : « Ils tiennent dans la littérature russe une place bien plus importante que dans la nôtre. C'est dans un train que commence *L'Idiot* et que se déroule le récit de *La Sonate à Kreutzer*, c'est dans un wagon que Vronski rencontre Anna Karénine, et c'est sous les roues d'un

wagon qu'elle mourra, c'est au long d'un interminable voyage en train que le docteur Jivago fait la connaissance de Strelnikov, le mari de Lara ; d'innombrables trains sillonnent les œuvres de Bounine, de Nabokov ; Tolstoï meurt dans une gare. »

Nous allons bien sûr rencontrer quelques célébrités, Trotski prisonnier en 1900, dès le premier arrêt à Oust-Kout, et Tchekhov

journaliste à Sakhaline en 1890, à la fin du voyage, quelques figures inoubliables oubliées, l'explorateur Joseph Martin ou l'aventurier Nephtali Frenkel. Mais le cœur du livre n'est pas là, il se tient battant dans le quotidien des

vivants rencontrés, grandes ou petites gens, sympathiques, hospitalières, ou bien silhouettes lointaines ou déplaisantes, perdues dans une Sibérie qu'elles n'ont pas les moyens de quitter, accrochées à leur pays qu'elles n'ont pas la force de réformer, ou tout simplement garantes de leur communauté, souvent des femmes, gardiennes de

musée, animatrice de théâtre, serveuses, passantes. Personnages croisés dans le gris, le froid d'un décor, le défilement des boulevards, la neige, et le soleil rasant, et la main de l'homme abandonnant dans la rouille et la ruine ses ouvrages passés, épaves de camions, de bateaux, écroulements d'usines, de maisons, agonie en noir et blanc, piqués parfois de quelques sursauts de modernité. « C'est sans plaisir mauvais que je rapporte ces choses désolantes : contrairement à certains, journalistes notamment, la décrépitude russe ne me réjouit pas, et je ne pense pas que nous ayons lieu de nous en réjouir. Ce qui m'étonne, c'est qu'un pouvoir fort, nationaliste, qui a disposé pendant des années de la rente pétrolière et gazière, laisse son pays s'enfoncer dans une telle déréliction. » Voilà, les millions de cahots du train dans les reins, et les souvenirs d'une réalité entrevue, le goulag que le ballast ne cache qu'aux yeux de celui qui ne veut pas le savoir, Vladivostok comme un havre retrouvé. Et retour. ●

BAÏKAL-AMOUR, **Olivier Rolin**, éd. Paulsen, 180 p., 21 €.